



Photo : Olivia Moonen

Des jeunes prêts à repartir...

APPROCHE

Une jeunesse à remobiliser

ACTEUR

Des Centres PMS en première ligne

PRATIQUE

Des masques réceptacles des émotions

DIALOGUE

Je m'exprime à l'école
Paroles de Jeunes

PERSPECTIVES

Aider les étudiant(e)s à rebondir

Au moment où ce numéro parvient entre vos mains, les élèves de 3^e et 4^e secondaire retrouvent le chemin de l'école à 100%, tandis que leurs copains de 5^e et de rhéto doivent patienter jusqu'au 19 avril. Pour la plupart, ce moment est plus qu'attendu et c'est un euphémisme ! Inutile de rappeler que l'ordinateur n'aura pu remplacer, ni le contact humain, ni la pédagogie en présentiel.

Fortement ébranlée par cette crise sanitaire qui l'a souvent isolée, privée d'amis et de l'école, cette jeunesse est pourtant pleine de potentiel, nous dit le psychopédagogue **Bruno HUMBEECK**. « *Nous devons considérer les jeunes comme des partenaires fiables et privilégiés de concertation à tous niveaux. Ils ont, dit-il, prouvé qu'ils étaient capables d'altruisme* » faisant notamment référence au récent engagement face aux enjeux climatiques.

« *Souvent, quand on discute avec un adulte, on ne peut pas vraiment le faire changer d'avis* » raconte pour sa part Valentine. *Les adultes n'ont parfois pas envie d'écouter la manière dont d'autres personnes voient les choses, poursuit-elle, de peur de devoir se remettre en question* ».

Et pourtant, pendant cette période troublée, les initiatives heureuses n'ont pas manqué, comme dans cette école de Verviers, où CPMS et enseignants ont proposé aux élèves de customiser leur masque à l'aide de marqueurs, une façon originale d'ouvrir ensuite un espace de parole. Dans ce dossier, nous nous intéressons aussi à un dispositif qui vise à accompagner et aiguiller des étudiants perdus ou en décrochage.

Bonne lecture !

Conrad van de WERVE

Une jeunesse à remobiliser

Interview et texte : Brigitte GERARD

Comment va donc notre jeunesse ? Motivée, engagée et pleine d'espoir du temps, déjà lointain, des marches pour le climat, elle semble bien malmenée depuis le début de la crise du coronavirus. Les jeunes se sont retrouvés isolés, privés d'école et de contacts sociaux mais n'ont pas droit au chapitre. Le psychopédagogue **Bruno HUMBEECK** s'en inquiète et veut leur donner une voix, avant peut-être qu'ils ne puissent retrouver leur place dans la société.

Qu'est-ce qui est le plus difficile à vivre en ce moment pour les jeunes, et plus particulièrement pour les adolescents ?

Bruno HUMBEECK : Ils sont victimes d'un symptôme très précis, qu'on appelle l'engourdissement. Une société mise à l'arrêt, c'est catastrophique pour les adolescents. Ils ne sont pas faits pour vivre dans un arrêt sur image mais dans un film, dans quelque chose qui se déroule, qui leur permette de se raconter des histoires à propos d'eux-mêmes. Et ils se nourrissent essentiellement d'actions et d'interactions pour pouvoir nourrir ces récits. On a longtemps cru que les ados étaient contents de rester sans rien faire, mais, dans la durée, cet engourdissement crée énormément de souffrance, de déficit d'estime de soi parce que l'histoire ne se constitue pas...

Et qu'en est-il des plus jeunes enfants ?

BH : C'est beaucoup moins douloureux pour eux car ils sont capables de vivre dans un instant figé. Leurs difficultés ne sont pas identitaires, elles sont plutôt liées à des questions de confort, de compréhension des règles. Ils peuvent avoir du mal à s'adapter mais cela ne crée pas une souffrance intense. Chez les adolescents, on peut même parfois parler de détresse.

De quoi les jeunes ont-ils besoin aujourd'hui ?

BH : Ils ont besoin d'être considérés comme des personnes fiables dans une négociation. Cette génération a été respectueuse des gestes qui protégeaient les autres et, juste avant, elle avait montré une faculté d'engagement hors norme pour demander que nous adoptions des comportements pour sauver la planète. Il faut ouvrir la table à des formes de concertation avec les jeunes pour voir comment envisager l'avenir avec eux, pour que leur opinion soit agissante. Il faut de l'audace pour remettre l'ensemble en mouvement et de la prudence, parce qu'on doit continuer à demeurer inquiet. La génération actuelle est désenchantée, elle a reçu le monde dans un état déplorable, mais a trouvé la force de s'engager et cet engagement a été coupé dans son élan. Si on n'y prête pas attention, cela peut créer un ressentiment et des formes de révolte.

Comment peuvent-ils retrouver cet élan qui leur a permis de se mobiliser pour le climat ?

BH : Ils doivent retrouver cette force de mobilisation en la reliant à la situation vécue. Par exemple, en s'appropriant les informations selon lesquelles la pandémie serait liée à la diminution de la biodiversité, qu'il y a une trop grande proximité entre l'homme et l'animal, qui peut entraîner l'apparition d'autres pandémies... Que les jeunes établissent un discours audible et qu'ils le relaient ! Le mot que j'entends le plus et qui a tendance à m'agacer, c'est le mot « perspective »... Cela ne veut rien dire ! Il faut préciser une perspective, qu'elle soit datée, planifiée. Les perspectives doivent devenir des projections d'avenir.

Quelle conséquence tout cela peut-il avoir sur la construction de l'identité des adolescents ?

BH : Je me plais à penser qu'elle sera positive. Il faut configurer une société qui permette la résilience. Il y a un traumatisme, aucun jeune ne dépassera ce qu'il a vécu sans s'en souvenir. Cela laissera des traces mentales, à utiliser pour les amener à anticiper ce que sera la société au-delà de ce qu'ils sont en train de vivre et favoriser cette résilience. Dans ce cas, cette génération pourrait être enrichie. Sinon, leur engourdissement se reliera à de la

colère et à du ressentiment et elle se révoltera, avec une revendication brutale d'exister mais sans vouloir construire. J'espère qu'on aura davantage affaire à une génération qui se réengage mais, pour ça, il faut les considérer comme des partenaires fiables et privilégiés de concertations à tous les niveaux de pouvoir. Les jeunes ont prouvé qu'ils étaient capables d'altruisme, il est plus que temps de les considérer comme responsables.

On ne peut donc pas parler de génération sacrifiée ?

BH : Non. La seule génération qui a été sacrifiée, c'est en 14-18, quand les jeunes ont été tués et mutilés. Être sacrifié, c'est être mort. Maintenant, on dit de plus en plus qu'on ne fera pas échec et mat au virus et, au jeu d'échecs, on sacrifie les pions. Si on a le sentiment d'avoir été un pion qui a été sacrifié, la partie devient invivable. Là, on a l'impression d'une génération qui veut qu'on arrête de la sacrifier pour essayer de gagner la partie contre le virus.

Et qu'en est-il de l'école ?

BH : A ce niveau-là, je ne suis pas trop inquiet. On a dit qu'il fallait relancer le présentiel à l'école pour favoriser le lien social. Mais, nos souvenirs d'adolescents ne sont pas tous scolaires. Les bons souvenirs, c'est dans le sport, le culturel, dans ce qu'on faisait hors de l'école. Un adolescent ne trouvera jamais la nourriture suffisante à l'école. Il leur faut du sport, du sport de compétition. Les ados ont besoin de matchs, d'intensité, de se mettre en scène. Même chose pour la culture, il fallait ouvrir les théâtres à la jeunesse pour leur offrir des spectacles qui correspondent à l'adolescence.



Beaucoup d'enfants et d'adolescents sont perdus, ont l'impression de ne rien apprendre. Or, il y a des progrès, des acquis, ils doivent pouvoir l'entendre. Cette évaluation doit être individuelle, formative, non disqualifiante et ne pas avoir la forme d'examen ou d'épreuve.

Les Centres PMS se disent aussi submergés de demandes d'adolescents en souffrance...

BH : Oui, effectivement. Le Centre PMS peut alors suggérer à l'école de faire des évaluations pour que l'élève ne soit plus perdu, ou de créer des événements au sein de la classe et de l'école pour qu'il ait l'impression que la vie reprend... Mais il leur faut des outils. Si on avale la détresse des élèves en y ajoutant son propre embarras, c'est pire. Les enseignants se demandent aussi ce qu'ils doivent faire, comment agir, comment réagir. Le politique doit accompagner plutôt que surcharger les directions, les PMS.

Comment réfléchir à son avenir, à son orientation dans un tel contexte ?

BH : C'était déjà compliqué avant la pandémie. On sait que 80% des futures professions n'existent pas encore et la sortie de la pandémie s'accompagnera peut-être de métiers émergents. Pour le moment, il n'est pas possible de motiver les élèves, il faut plutôt les mobiliser, essayer de percevoir avec eux quels sont leurs centres d'intérêt et les nourrir. L'important est de s'intéresser à ce qu'ils vivent, qu'ils puissent nous dire ce qui les intéresse pour les orienter en conséquence.

La situation est moins angoissante quand on a les outils pour y faire face...

BH : En effet. L'angoisse est liée à l'incertitude, elle n'apporte rien et crée une inertie du système. L'élève ne bouge plus, ne fait plus de projet et celui qui l'accompagne ne sait plus vers quoi il peut l'orienter parce qu'il est lui-même angoissé. De l'inertie sur de l'engourdissement, ce n'est pas un bon mélange ! ■

Peut-il y avoir malgré tout un impact sur les apprentissages ?

BH : Pour ça, je ne m'en fais pas, mais il peut y avoir du décrochage et même du « décampage ». C'est cette impression que l'école avance sans vous, que vous êtes perdu... Certains élèves ont complètement disparu des radars de l'école et il est urgent d'aller les chercher. Quant au retard scolaire, le cerveau n'est pas un muscle, il ne se ramollit pas. Les retards se résorberont dans la durée, mais on ne les rattrapera pas. Toute la qualité de l'enseignement devra se dévoiler dans sa capacité à transformer en actes individuels ce qui est présenté comme un acte collectif. Le principe de la pédagogie différenciée devra compenser les insuffisances de la pédagogie simultanée. Si on y arrive, je n'ai aucune inquiétude. Si, par contre, on tient à relancer les matières au plus vite et si on le fait d'une manière simultanée pour essayer de les rattraper globalement sans se soucier de chacun, certains d'entre eux, les plus fragiles, iront droit dans le mur. L'école doit aussi évaluer.

Des Centres PMS en première ligne

Brigitte GERARD

Si, lors du premier confinement, les Centres PMS n'ont étonnement pas été beaucoup sollicités, le nombre de demandes explose depuis le mois d'octobre dernier. Les difficultés touchent aussi bien les élèves du secondaire que ceux du fondamental, tant les conséquences de la crise sanitaire sont multiples pour les familles. Comment les Centres PMS gèrent-ils ce mal-être qui s'installe ? Quelles perspectives peuvent-ils donner face un avenir incertain ? **Nathalie STEIMES**, directrice du Centre PMS Huy 2 et membre du Conseil supérieur des Centres PMS, nous livre sa vision des choses.

« En ce moment, nous avons des demandes d'élèves à n'en plus finir, constate N. STEIMES. La population ne voit pas le bout du tunnel et le contexte anxigène rejaillit sur les jeunes. Certains vont très mal. » Les Centres PMS sont en première ligne pour recevoir les témoignages de ces élèves en souffrance et les professionnels de l'enfance et de l'adolescence sont unanimes dans le constat d'une augmentation du mal-être, sous forme de déprime ou de dépression, de phobie scolaire, d'anxiété, de perte de sens mais aussi de décrochage et d'absentéisme. Sans oublier qu'une partie de la jeunesse était déjà en plein questionnement, avant le coronavirus, sur l'état de la planète et le dérèglement climatique. « Mais, avant la crise du Covid, il y avait moins d'interpellations de jeunes parce qu'ils avaient une possibilité d'action, souligne N. STEIMES. Les marches pour le climat leur permettaient d'agir, de réveiller les consciences. Cela leur donnait un sens, une perspective d'avenir. » Aujourd'hui, il faut vivre au jour le jour, dans l'attente de l'évolution des chiffres et des mesures sanitaires. Dans ce climat d'incertitudes, difficile de se projeter et de penser à une orientation scolaire ou professionnelle. Les Centres PMS ont d'ailleurs bien des difficultés à accompagner les jeunes dans ce processus. « L'année passée, lors du premier confinement, nous avons proposé des outils en ligne et nous étions disponibles en visio-conférence ou par

téléphone mais nous n'avons pas pu mener notre travail comme d'habitude. » Résultat, certains jeunes se sont sans doute mal orientés tandis que d'autres, dans les formations professionnelles, qualifiantes ou en CEFA, rencontrent des problèmes avec leurs stages. « Les élèves essaient d'en trouver coûte que coûte, mais les portes restent fermées et ils se découragent. Cela met leur formation et leur avenir en question. Qu'apprennent-ils d'un métier qu'ils ne peuvent pas pratiquer ? »

Des jeunes privés de tout

Les répercussions de la crise sanitaire sont indéniables sur la scolarité des jeunes, mais que dire de leur vie sociale ? L'enseignement hybride les prive de tout ce qui entoure les apprentissages : les relations avec les autres, la cour de récréation, la découverte des codes sociaux... « A l'adolescence, se construire, chercher son identité, la faire évoluer est primordial... En ce moment, à l'école, tout est centré sur le savoir, sur les évaluations. Et chez eux, les élèves doivent encore faire des exercices, il y a beaucoup de travaux. » Quant aux enfants de primaire, même s'ils vont tous les jours à l'école et qu'ils poursuivent leurs activités extrascolaires, ils ne sont pas épargnés par le climat ambiant. « Nous constatons un mal-être, qui s'exprime davantage à bas bruit. Nous sommes plus appelés pour des situations urgentes, des problèmes de violence dans les familles... Et à l'école, il y a aussi un sentiment d'insécurité. Les enfants ne savent pas s'ils pourront continuer à y aller la semaine suivante. Malgré tout, ils entendent les informations, ça les inquiète. »

Dans ce contexte, les Centres PMS poursuivent leurs missions tant bien que mal au service des élèves, en partenariat étroit avec les enseignants, les directions et en restant disponibles pour les parents. Mais, en plus de l'augmentation importante du nombre de demandes, la difficulté est de ne pas pouvoir réorienter certains cas vers un service de 2^e ligne (SAJ¹, AMO², équipes mobiles...). Ceux-ci sont soit saturés, soit fonctionnent au ralenti. Et, dans le secondaire, les agents ont moins souvent l'occasion de rencontrer les élèves, qui ont pourtant besoin d'une écoute, d'un accompagnement. « Les Centres ont néanmoins fait preuve de créativité et d'adaptabilité pour se rendre disponibles sur le terrain et accompagner au mieux les besoins et les demandes, malgré les effectifs insuffisants et le contexte de travail plus compliqué. » Tout est mis en place en tout cas pour tenter de redonner espoir à cette jeunesse. « J'essaie de rester optimiste. Je me dis que de toute crise, on peut tirer des leçons, prendre du recul, apprendre des choses sur nous, sur le monde dans lequel on vit... Mais, ce ne sera possible pour les jeunes que s'ils sont accompagnés dans cette réflexion par des adultes qui leur donnent des perspectives. C'est dans la rencontre de l'autre que l'on peut réfléchir, relativiser, analyser, nuancer, critiquer... Retrouvons de l'espoir pour en donner aux jeunes ! » ■

1. Services de l'aide à la jeunesse

2. Services d'aide en milieu ouvert

Photo : Olivia Moonen



Des masques réceptacles des émotions

Brigitte GERARD

Comment faire pour éviter que les souffrances psychologiques ne prennent le pas sur les apprentissages ? C'est la question que s'est posée **Mélanie LASCHET**, psychologue au Centre PMS libre 4 de Verviers, qui a souhaité amener les élèves de l'Institut Sainte-Claire à s'exprimer d'une manière originale, à partir de leurs masques.

« Dès le mois de septembre, nous avons eu beaucoup d'entretiens individuels où les jeunes exprimaient des idées noires, de la dépression, du décrochage. Ils avaient tous besoin d'une oreille attentive et de soutien. La situation a empiré après les vacances de Noël. Je me suis alors rendue dans une classe de 5^e professionnelle à l'Institut Sainte-Claire à Verviers. Les élèves y avaient grand besoin de s'exprimer par rapport à ce qu'ils vivaient chez eux suite aux mesures sanitaires, mais du coup, plus rien ne passait au niveau pédagogique. Les enseignants étaient inquiets. Il est important de laisser parler les jeunes, mais comment peut-on les entendre et éviter qu'ils ne décrochent d'un point de vue pédagogique ? Effectivement, dans cette classe, ils avaient des tas de choses à dire. Pendant une heure, j'ai recueilli leurs témoignages, leurs questionnements, leur désarroi. Je me suis ensuite demandé que faire avec tout

ça. Peu après, j'ai entendu à la radio la chanson de Grand Corps Malade, « Pas essentiel », qui m'a fait réfléchir. Les élèves me parlaient de ce qui était essentiel pour eux et qu'ils ne pouvaient plus faire, ils disaient qu'ils perdaient leur vie à force de ne plus pouvoir faire de sport, voir leurs amis, sortir de leur famille, prendre distance par rapport à leurs parents... Une amie photographe, **Olivia MOONEN**, souhaitait faire un reportage dans une école et j'ai pensé qu'on pourrait mettre en images les mots exprimés par les élèves. Je l'ai donc invitée à venir prendre les élèves en photo, après leur avoir demandé d'écrire ce qui était essentiel pour eux sur un masque. J'en ai parlé à la direction, qui nous a accompagnées dans la démarche. Sur une après-midi, juste avant les vacances de Carnaval, nous avons pu aller dans plusieurs classes du 2^e degré, en technique et en professionnel. Au départ, les élèves étaient un peu surpris mais ils se sont vite pris au jeu. On avait apporté des marqueurs de toutes les couleurs et ils ont customisé leurs masques. Pendant l'animation, j'allais de banc en banc, interagir avec eux sur leurs ressentis. J'ai apprécié observer l'effet du point de vue de la photographe sur ces adolescents en construction. Elle a mis en valeur leur regard, leur attitude et les élèves étaient surpris d'avoir un compliment ou une interaction professionnelle avec elle. Les enseignants étaient partenaires et ont pu aussi s'exprimer. Cela a entraîné des échanges avec les jeunes. Certains ont pris rendez-vous avec moi par la suite pour m'expliquer davantage leur situation familiale. L'objectif était de leur faire comprendre que leur parole est importante, qu'ils ont le droit d'être chouchoutés. Il s'agissait de transformer leur souffrance en quelque chose de créatif. Après ces visites en classe, un montage a été réalisé avec les photos et la musique de Grand Corps Malade. Il est diffusé aujourd'hui sur les écrans à l'entrée de l'école. Je suis contente que la direction ait embrayé tout de suite, qu'elle nous accompagne, que les élèves participent et que les enseignants se prêtent au jeu. Ce qui est ressorti de ce projet est très positif! » ■

Je m'exprime à l'école

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

En temps de pandémie comme en temps normal, chaque enseignant(e) ou éducateur(rice) peut être amené(e) à ouvrir des espaces et des moments de parole et d'écoute. « *J'ai appris à dire « non » même si ça déplaît à mes amis* » explique Hassan, serein. « *Moi, j'ai appris à me taire pour écouter les autres* » lâche Sophie avec un demi-sourire. C'est grâce aux ateliers philosophiques organisés dans leur classe du secondaire que ces jeunes ont pu s'exercer à des discussions constructives. Mais elles ne sont pas (ou, en tout cas, ne devraient pas être) les seules occasions d'exprimer leurs attentes et leurs questionnements comme l'explique **Fabrice GLOGOWSKI**¹.

A l'école, quand et où les jeunes ont-ils l'occasion d'évoquer leurs questionnements, leurs craintes, leurs attentes ?

Fabrice GLOGOWSKI : Différentes pratiques existent au sein des établissements à ce propos. Je dirais simplement que c'est, pour la FESeC², une question fondamentale, au même titre que tous les chantiers prioritaires liés au Pacte pour un enseignement d'excellence (tronc commun, réforme du qualifiant, etc.) Cela nous préoccupe d'ailleurs depuis plusieurs années et nous continuerons à nous y intéresser sur le long terme. En effet, ce n'est pas tout de permettre aux jeunes de s'exprimer sur des questions de sens, encore faut-il qu'ils puissent le faire librement, dans un processus de dialogue adapté à leurs profils et aux structures de l'établissement scolaire qu'ils fréquentent. Il faut éviter, à mon sens, de circonscrire cette parole aux disciplines réputées s'y intéresser (Sciences Humaines, Religion, Français). Comme pour l'Éducation à la Philosophie et à la Citoyenneté, l'expression de la parole des jeunes doit se concevoir sous forme transversale, dans toutes les disciplines. C'est la ligne de conduite développée dans les actions prioritaires de la FESeC.

Quelles questions les jeunes se posent-ils principalement ?

FG : Les jeunes que nous avons côtoyés ou ceux dont les enseignants en formation nous ont rapporté les propos - tout ceci avant le Covid - s'interrogent généralement sur leur avenir et donc sur la formation à suivre en vue de tel ou tel métier. A cet égard, la FESeC a développé une action prioritaire liée à



Photo : Fabrice Glogowski

l'éducation aux choix et a mis en place un site internet « tête-mains-expertes » dédié aux métiers du qualifiant. Ce site propose une description des métiers en question et détaille les objectifs principaux des quelque 120 formations de notre réseau qui y conduisent. Divers liens permettent de trouver des informations précises et très claires, via, notamment des vidéos de présentation. L'objectif est essentiellement de donner aux jeunes des outils leur permettant de faire leurs propres choix et de prendre des décisions mûrement réfléchies parce qu'ils ont eu la possibilité de s'exercer au discernement. Il s'agit là d'un enjeu majeur, surtout dans la crise sanitaire que nous vivons aujourd'hui. Si l'école se veut porteuse de sens, elle doit également être en quête de sens avec les jeunes qui lui sont confiés.

Comment vraiment prendre ces questions en considération ?

FG : Dans cette optique la FESeC continuera à développer ces deux actions prioritaires particulières, avec la volonté non seulement de donner la parole aux jeunes, mais surtout d'en tenir compte. Des formations ont dû être déprogrammées parce que nous ne pouvons pas travailler sur la parole des jeunes par visioconférence. On ne peut pas expliquer comment se comporter avec un groupe pour libérer une parole sans le vivre. Habituellement, à un moment de la formation, on fait venir des jeunes pour que les participants puissent interagir avec eux. Et c'est très parlant ! Quand la situation sanitaire le permettra, nous inviterons les éducateurs, directions et enseignants de toutes disciplines à rejoindre ces formations pour se familiariser aux techniques permettant une écoute et un dialogue en vérité avec les jeunes aujourd'hui. Il est important de libérer cette parole pour construire du sens, sans jugement, dans un dialogue constructif, éthique et surtout porteur d'espérance en l'avenir. ■

¹ Conseiller au Service pédagogique de la FESeC

² Fédération de l'Enseignement Secondaire Catholique



Photo : Fabrice Glogowski

Paroles de jeunes

Plusieurs jeunes de 3^{ème} secondaire de l'Institut du Sacré-Cœur de Mons se sont exprimés sur l'importance de pouvoir prendre la parole dans le cadre d'un dialogue constructif et d'être écoutés sans jugement par leurs pairs, mais aussi par les adultes. Leurs témoignages sont à retrouver sur le site renseigné ci-dessous dans les Ressources.

Danaé :

« On entend l'avis des autres et ça donne une ouverture d'esprit. Des fois on a une idée et on s'arrête là, on ne cherche pas plus loin que le bout de son nez. Entendre ce que les autres ont à dire, c'est super intéressant parce que cela peut faire changer notre avis en bien. Ça nous a ouverts pour plus tard dans des situations où on doit donner notre avis, discuter avec les gens. Je pense que ce genre de discussions c'est bien pour apprendre à argumenter et ici on le fait pour de vrai. »

Iryna :

« Ça ne pose pas de problème de ne pas tous avoir le même avis. On s'entend bien dans la classe, ce n'est pas un débat qui va causer des problèmes. Au cours de sciences, par exemple, on pourrait parler d'un sujet qu'on aborde en cours et argumenter avec ce qu'on a retenu et notre connaissance pourrait être jugée sur ce qu'on arrive à argumenter. Faire un débat, discuter au sein d'un cours permet de mieux intégrer la matière, ça donne plus envie de travailler que de faire une interro. »

Noellia :

« Souvent, le problème, dans la société, c'est que dès qu'on pense quelque chose et que l'autre n'est pas d'accord, on est jugé. C'est pour ça que les gens ont du mal à parler, que tout le monde reste dans sa bulle et qu'on a peur d'en sortir par crainte du regard des autres. Mais, ici, en classe, personne ne juge personne et c'est fait dans la bienveillance pour nous aider à grandir, c'est important ! Tout le monde grandit différemment. Tout le monde a vécu des choses différentes et a sa propre expérience. Donc tout le monde pense de manière différente. Certains adultes vont essayer de comprendre la personne en face d'eux et de la rassurer. D'autres vont vouloir lui dire comment elle doit penser, parce qu'ils sont persuadés que seule leur manière de penser est la bonne. Souvent il y a des clichés concernant les jeunes, qui ne savent pas réfléchir, qui font n'importe quoi, etc. Alors qu'ils ont peut-être juste besoin de discuter sans qu'on les juge. Le truc le plus important dans la vie, c'est savoir faire confiance et se remettre en question. Si on prend du recul, qu'on prend ce que la personne dit et qu'on essaie de comprendre, là il peut y avoir une discussion »

Sacha :

« On n'a pas l'habitude de ce genre de dialogue. Au début, c'était très compliqué parce qu'on n'osait pas forcément prendre la parole devant tout et monde. Après, on a commencé à voir que c'était intéressant de donner son avis pour que les autres en profitent. On a fait plusieurs fois l'exercice et cela nous a entraînés à parler avec les autres. »

Valentine :

« Les adultes ont plus d'expérience que nous. Ils ont des idées plus arrêtées. Souvent, quand on discute avec un adulte, on ne peut pas vraiment le faire changer d'avis. C'est dommage, car on pourrait lui faire comprendre certaines choses différemment. Mais les adultes n'ont pas envie d'écouter la manière dont d'autres personnes voient les choses, de peur de devoir se remettre en question. »

Ressources

- Sur le site <https://pap.fesec.be> vous trouverez des traces d'expériences de recueil de paroles de jeunes en écoles et d'exercices menés avec des enseignants lors de formations où des jeunes ont pu s'exprimer (axe 3). Y figurent aussi les repères méthodologiques utilisés, des propositions de lectures, ainsi que des notes dont une, réalisée en partenariat avec nos collègues français de l'enseignement catholique, traite de la place des jeunes dans les conseils des élèves. Le site présente aussi les différentes actions prioritaires de la FESec et notamment tout ce qui a trait à l'Éducation aux choix (axe 2).
- www.tete-mains-expertes.be Se former aux métiers de la construction, de l'industrie et de l'Horeca

Aider les étudiant(e)s à rebondir

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

On le sait, la situation des étudiant(e)s de l'enseignement supérieur est particulièrement complexe en cette période de pandémie. Mais, indépendamment de ce contexte Covid, voyaient-ils(elles) la vie en rose auparavant ? Quid de tous ceux et celles qui s'interrogeaient sur leur choix d'études, faisaient face à l'échec ou étaient en questionnement sur leur vie présente et future ?

C'est pour répondre à ce type de situations qu'a été créée il y a 25 ans, au sein du CPF¹, la Formation-relais². Les jeunes qu'elle accueille ont connu l'échec une ou plusieurs fois et sentent qu'ils(elles) ont besoin d'être épaulé(e)s.

Le métier d'étudiant

« Nous avons affaire à des étudiant(e)s qui abandonnent leurs études parce qu'ils(elles) se sont mal orienté(e)s et/ou rencontrent des problèmes d'ordre méthodologique ou personnel, souvent sans parvenir à identifier clairement ce qui n'a pas fonctionné, explique **Françoise VAN MIEGROET**, coordinatrice de la Formation-relais. Ils(elles) arrivent un peu cabossé(e)s chez nous et nous leur proposons un encadrement positif qui les rassure et les aide à rebondir. » Il y a essentiellement trois moments critiques où les étudiant(e)s abandonnent : peu de temps après le début d'année, après les examens de janvier et à Pâques. Les sessions de Formation-relais en tiennent évidemment compte, la première démarrant le 15 novembre, la deuxième le 15 février et la troisième juste après Pâques. Les trois sessions se terminent le 30 juin. Les programmes sont adaptés en fonction de la durée de chacune et cela semble bien fonctionner, puisque le taux de réussite des étudiants dans les études entreprises après la Formation-relais est supérieur à 70%. « Outre des cours de langue française, communication orale, statistique, philosophie, travail de groupe, etc., nous les entraînons aux techniques liées au « métier » d'étudiant (gestion du temps, prise de notes, synthèses, gestion du blocus, recherches documentaires, etc.) et les aidons à apprendre à se connaître, précise la coordonnatrice. Ils(elles) ont également l'occasion de s'informer de manière très complète et approfondie sur les formations et les professions, en collaboration avec le Centre d'Information et d'Orientation (CIO) de Louvain-la-Neuve. »

Projet réaliste

Les cours proprement dits sont collectifs, l'accompagnement du projet se faisant, quant à lui, par le biais de sous-groupes de 12 à 15 étudiants et d'entretiens individuels. Il est important de creuser certains questionnements de manière personnelle, mais le groupe est lui aussi porteur en termes de regard, de soutien, de partage d'expériences. « Nous constatons, relève F. VAN MIEGROET, que de plus en plus d'étudiant(e)s regardent plus loin que simplement les études à entreprendre. Ils(elles) sont souvent inquiet(e)s de choisir une formation qui risque de les « enfermer » pour le reste de leur vie. Beaucoup s'interrogent sur la place qu'ils ont vraiment envie d'occuper dans la société. Les observer à la manœuvre dans leur activité d'étudiant(e) nous permet de récolter une série d'informations objectives et de vérifier si leur projet est solidement étayé. Avoir obtenu le CESS ne permet pas d'envisager toutes les études. Il est important de bien se connaître, mais aussi d'être réaliste dans ses choix. Les études universitaires sont parfois envisagées par tradition familiale, alors qu'on rêve d'exercer un métier manuel. Nous organisons des stages de



Photo : CPF

Photo prise avant les mesures covid

découverte permettant de rencontrer, sur le terrain, des personnes qui exercent ce type d'activités. C'est souvent très parlant pour nos jeunes.»

Avec la pandémie, la formation a dû se réinventer au fur et à mesure à distance et l'équipe est parvenue à créer et à maintenir malgré tout un véritable esprit de groupe, en continuant à proposer aussi, entre les semaines de formation, des entretiens individuels. Cette année, les efforts se poursuivent en ce sens et des petits groupes ont pu reprendre en présentiel. Les inscriptions sont moins nombreuses que d'habitude, ce qui, pour F. VAN MIEGROET, montre clairement que, dans la situation que nous vivons actuellement, les étudiant(e)s qui abandonnent ont du mal à se projeter dans l'avenir et à se remettre en marche pour un nouveau projet. ■

1 Centre d'enseignement supérieur, de promotion et de formation continuée en Brabant wallon à Louvain-la-Neuve www.cpf.be

2 www.formation-relais.be